# **LES AMIS DES ARCHIVES**

# de la Haute-Garonne



#### 11-14, bd Griffoul-Dorval 31400 TOULOUSE

Tél. le mercredi après-midi : 05.62.26.85.72 Site internet de l'association : www.2a31.net Courriel de l'association : amis.archives@laposte.net

 $\begin{array}{lll} & T\'{e}l. \ Archives \ d\'{e}partementales : & 05.34.31.19.70 \\ Fax : & 05.34.31.19.71 \\ Site \ internet : & \underline{www.archives.cg31.fr} \\ Courriel : & archives@cg31.fr \\ \end{array}$ 

# PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 160

ISSN 1762-4649

(SUPPLÉMENT A LA «LETTRE DES AMIS » N° 230 du 30 avril 2008)

# UN NAÏF ÉGARÉ DANS L'ALLEMAGNE NAZIE

1944-1945 : douze mois de S.T.O. sous l'uniforme des "Chantiers"

par Raymond de Verduzan

## **Prologue**

Avril 1996. Un demi-siècle est passé sur les tragiques événements qui ont dévasté l'Europe de 1939 à 1945. Terrifiant hiatus qui a bouleversé tant et tant de nations, qui a brutalement supprimé tant et tant de vies humaines, qui a rasé tant et tant de villes!

La France fut l'un des premiers pays à payer le lourd tribut d'une stupéfiante défaite suivie d'une occupation en deux temps : juin 1940, novembre 1942.

Le Reich allemand triomphant effaçait ainsi l'humiliation de la défaite de 1918 et du traité de Versailles et faisait peser sur les Français, pendant quatre ans, une présence de plus en plus arrogante, de plus en plus crispée, de plus en plus exigeante.

Les spoliations, les prélèvements dans les domaines agricole et industriel accentuaient de mois en mois la pénurie de tous les produits, de toutes les denrées nécessaires à l'alimentation comme à l'habillement, sans parler de la disparition presque complète du parc automobile. Situation de plus en plus affligeante que rendait encore plus révoltante un marché noir florissant.

Qu'avions-nous pour gérer un pays exsangue, pillé, privé de ses quinze cent mille prisonniers de guerre, peu à peu laminé économiquement par une Allemagne dont les défaites successives accroissaient les besoins et les exigences ? Un gouvernement qui tentait de freiner l'appétit du vainqueur et de protéger les Français. Mais à quel prix ! Souvent au prix du déshonneur, en sacrifiant les juifs ; en "souhaitant la victoire de l'Allemagne" ; au prix de lâchetés successives, en acceptant notamment une hypothétique "relève" des prisonniers de guerre par l'envoi outre-Rhin de travailleurs volontaires, puis en instituant un Service du Travail Obligatoire qui, en quelques mois, allait expédier dans les usines allemandes des dizaines de milliers de jeunes Français.

Les volontaires, alléchés par des salaires supérieurs, ne furent pas très nombreux : 14 000 de septembre 1941 à mars 1942, en tout 62 000, alors que dans le même temps on dénombrait 134 000 volontaires hollandais, 122 000 Belges et 63 000 Danois.

Le 2 février 1944, Pierre Laval étendit le Service du travail obligatoire à tous les hommes de 16 à 60 ans et aux femmes sans enfant de 18 à 45 ans. Le volontariat ne produisant pas l'effet escompté, le gouvernement français mit à l'étude, dès le printemps 1942, la déportation en Allemagne du plus grand nombre possible de jeunes travailleurs, qui n'avaient, bien souvent, aucune spécialisation ou qui avaient le tort d'être momentanément sans occupation bien définie. Car, à partir du 1<sup>er</sup> juin 1942, tout Français devait être titulaire d'une carte d'étudiant ou d'un certificat de travail dont l'importance était primordiale

puisque sans l'une ou l'autre il était impossible d'obtenir les fameux "tickets" indispensables pour le boire et le manger, le tabac et le vêtement.

Le 4 septembre 1942 fut alors promulguée la loi instituant le Service du Travail Obligatoire. Dès lors, et surtout courant 1943, les contingents d'exilés, d'émigrés par force<sup>1</sup>, étaient expédiés par trains entiers vers les usines d'Allemagne, d'Autriche et de Tchécoslovaquie où ils rejoignaient d'autres milliers de travailleurs venus de tous les pays de l'Europe occupée par l'Allemagne nazie.

Ce fut tout d'abord la presque totalité des jeunes de la classe 42 des Chantiers de la Jeunesse qui partirent en uniforme, sac au dos et au pas cadencé, sans enthousiasme, bien sûr, mais soutenus par une haute motivation : la relève progressive des prisonniers de guerre. Ils ignoraient encore qu'il s'agissait d'un leurre. Puis, méthodiquement, par les "produits" des rafles et par les pointages effectués sur les listes du personnel dans les entreprises commerciales et industrielles, les autorités d'occupation constituaient semaine après semaine les trains du travail obligatoire.

Il y eut, certes, nombre de réfractaires : ceux qui savaient où se cacher, ceux qui ne craignaient pas les représailles contre leur famille. Pour l'objecteur de conscience, il n'y avait guère que les maquis, où une partie de la Résistance fourbissait ses armes ; encore fallait-il être plus ou moins initié, et certaines régions en étaient totalement dépourvues.

Se refuser au départ était, pour la plupart, du domaine de l'impossible : convoqué officiellement en vertu d'une loi édictée par le gouvernement français, dont l'exécution était confiée à l'administration française, le jeune (ou moins jeune) requis par le Service du Travail Obligatoire passait très rapidement devant une commission de contrôle pseudo-sanitaire qui lui délivrait sur-le-champ sa feuille de route comportant le lieu d'embarquement, l'heure et le jour. On savait ainsi qu'on était à J moins 2. La résignation et le fatalisme l'emportaient alors le plus souvent sur le courage inutile. Face à deux avenirs incertains, on choisissait le chemin balisé.

Qui se souvient de ces années terribles ? Ceux qui les ont subies voient leurs rangs s'éclaircir. Les générations nouvelles n'ont que les livres d'histoire pour tenter de comprendre une époque si troublée, aux aspects si divers et parfois si contradictoires.

À côté des manuels d'histoire, il y a, de-ci, de-là, quelques témoignages personnels.

Celui-ci, pour partiel et pour partial qu'il soit, éclairera, au moins pour mes proches, une année de mon existence qui a marqué plus qu'une autre. Une année sans gloire mais une année sans honte.

Ce mémoire veut être aussi le reflet d'une extraordinaire fraternité vécue en exil et l'hommage des rescapés à ceux qui sont morts en terre étrangère.

\_

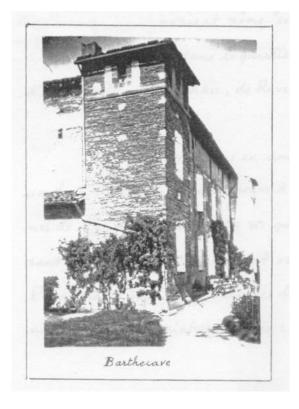
<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le terme de "déporté du travail ", qui semblait le plus approprié, fut vigoureusement dénié et combattu par les associations d'anciens déportés, qui ont obtenu gain de cause devant plusieurs tribunaux.

### **Insouciante jeunesse**

Oserai-je l'avouer ? Ma vie à Toulouse, dans les années 1943-début 1944, était l'exemple même de la vie insouciante.

J'avais abandonné en juin 1943 toute idée de recommencer une année de cours préparatoire à l'École supérieure de commerce. Un échec me suffisait, et je m'imaginais que l'indépendance tant souhaitée passait par mon entrée dans le monde du travail. Paradoxalement, une sorte d'allergie à l'étude s'alliait au désir de " faire quelque chose ".

Voilà qui est vite dit. Bien qu'il n'y eût, à cette époque, pour ainsi dire pas de chômeurs, seulement quelques oisifs assez malins pour ne pas se faire remarquer, je ne trouvai pas tout de suite une place à ma convenance. Peut-être n'étais-je pas tellement empressé dans mes recherches? Ou bien mes ambitions étaient-elles hors de proportion avec mes titres universitaires.



J'avais trouvé refuge à Barthecave (j'allais dire "comme d'habitude", car cela m'arriva plusieurs fois par la suite), chez la sœur de ma mère qui nous avait élevés avec amour et abnégation depuis 1931 lorsque le Ciel nous fit orphelins. À une heure de vélo de Toulouse, dans la grande maison familiale où tante et sœur aînée s'occupaient du bien-être du "chômeur" provisoire, de surcroît au cœur d'un domaine agricole où les restrictions alimentaires étaient fort peu ressenties, c'était une sorte de vie de château où se mariaient fort bien le farniente, la lecture et dix heures de sommeil.

# Aide-comptable ou magasinier?

Enfin, au bout de quelques mois de cette cure presque inavouable, quelque relation familiale me propulsa vers un gros négoce d'appareillage électrique dont l'un des deux codirecteurs voulait bien m'engager comme ... employé. Je cherche vainement la qualification que l'on aurait pu m'attribuer. Cela tenait à la fois de l'aide-comptable et du magasinier...

Comme premier contact avec un travail rémunéré, malgré une sorte de S.M.I.C. (qui n'existait pas encore), c'était bon enfant : 8 h-12 h, 14 h-18 h, une chambre en ville, le vélo pour le trajet-travail et pour le week-end à Barthecave, tous les jours ou presque déjeuner ou dîner chez mon frère aîné Marc (en sursis d'une terrible maladie...).

Le 27 mars, les résistants du plateau des Glières sont anéantis : près de 300 morts.

Le centre de Toulouse, près duquel se situait mon travail, fourmillait de soldats allemands. Ils avaient leur salle de cinéma, leurs hôtels, leurs cafés, principalement place Wilson, protégés par de

grands grillages à l'épreuve de quelque grenade qu'un résistant-kamikase aurait pu leur jeter. Bref, il y avait tellement d'uniformes qu'on finissait par s'y habituer... La plupart des Toulousains les trouvaient même "corrects". On murmurait pourtant qu'il y avait des tortures dans le quartier Monplaisir! Mais on ignorait tout d'Auschwitz, de Dachau, de Ravensbrück...

Ils n'étaient pas en uniforme, les deux fonctionnaires qui vinrent, un beau matin des premiers jours d'avril 1944, consulter la liste du personnel de l'entreprise. Je les vis passer devant ce qui me servait de bureau, sans me douter qu'ils étaient venus, en quelque sorte, exprès pour moi. Parmi les vingt-cinq salariés de ce commerce toulousain, ils avaient déniché la victime expiatoire idéale : un célibataire de 19 ans (depuis trois semaines).

Je ne tardai pas à recevoir une convocation à comparaître deux jours plus tard devant une commission " ad hoc " qui n'attendait que moi (et tant d'autres) dans la cour du Capitole.

Le 7 avril 1944, 44 enfants juifs d'Izieu (Ain) et 8 adultes sont dénoncés, arrêtés, emmenés à Drancy, puis à Auschwitz où ils seront assassinés. Quelques conciliabules en famille avec tante, sœurs et frères ne pouvaient guère m'apporter de solution de rechange. Personne ne me parla du maquis de la Montagne Noire ou du maquis de Saint-Lys, tout proches, dont j'ignorais l'existence ; où je n'aurais sans doute pas voulu trouver refuge, sachant que les réfractaires au S.T.O., en disparaissant, laissaient leurs proches à la merci des représailles.

(Ironie du destin : après la Libération, nous apprîmes qu'une sœur de mon père, Marie, faisait partie de la Résistance (Kléber-Vénus). Pendant que je m'interrogeais sur mon devenir, elle recevait, dans une villa louée en banlieue de Toulouse, ses "neveux" de passage : des pilotes américains ou anglais qui transitaient, sur le chemin de l'Espagne, après avoir sauté en parachute quelque part en France... Et à dates fixes, elle transportait dans son sac, de Vichy à Perpignan, le courrier de la Résistance à destination de Londres. Elle était sous-lieutenant, elle fut distinguée par la Croix de Guerre.)

### Conseil de révision

Je me présentai donc, le matin du 9 avril (ou le 8 ?) au Capitole, ma convocation à la main, et me plaçai à la suite de quelques dizaines de victimes de mon espèce qui passaient successivement devant cinq ou six tables pour un dialogue des plus brefs. C'était assez expéditif : contrôle d'identité, puis la question "Quelles maladies avez-vous eues ?". Je répondis : "Toutes!". Et j'insistai aussitôt sur mon otite annuelle, ma vue précaire... Pft!... Comme si je n'avais rien dit. À se demander si un seul médecin était présent pour un examen même sommaire.

Derrière chaque table, un Allemand ou une Allemande, tous en civil, peut-être pour ne pas effaroucher davantage les condamnés à l'exil. Arrivé à la dernière table, j'étais bon pour le service! La secrétaire-dactylo me déclara, du même ton qu'elle aurait pris pour

m'envoyer trois semaines en vacances au Tyrol : "Vous partez le 12 avril, à 14 heures, à la gare Saint-Cyprien, pour Linz en Autriche."

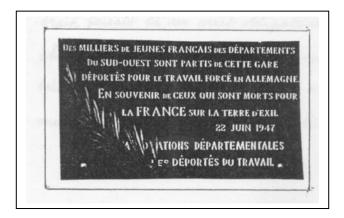
Et moi, Saint-Jean-bouche-d'or, de lui rétorquer : "Ah! C'est malin! Vous m'envoyez en Autriche alors que mon frère est à Hambourg!" J'ignorais alors que les services allemands du travail avaient, dès le début du S.T.O., décidé de faciliter la réunion des travailleurs "libres" d'une même famille. Ce que savait, bien entendu, cette fonctionnaire spécialisée. Elle me précisa aussitôt que mon convoi restait le même mais je devrais le quitter à Karlsruhe pour prendre le train de Hambourg. Puis elle écrivit à la machine, en travers de ma feuille de route : "Brüder arbeit in Hamburg." Au suivant!...

J'écrivis le jour même à mon frère Régis pour lui annoncer mon arrivée. Dix mois plus tôt, il avait accompagné, avec d'autres gradés comme lui, les jeunes des Chantiers de la jeunesse de la classe 42. (C'était la deuxième troupe à partir pour l'Allemagne avec uniforme et encadrement). Il était chargé du bien-être moral, social, culturel, des jeunes Français, Chantiers ou non, de la région de Hambourg au sein d'une petite équipe qui travaillait dans un bureau au centre de la ville. J'avais bien sûr son adresse, je savais où le trouver en débarquant...

Quelques emplettes indispensables, et le jour du départ fut bientôt là.

## Un si long voyage...

Sac au dos et valise à la main, j'arrivai à la gare Saint-Cyprien de Toulouse encadré par tante, sœur, frère (Marc, qui mourrait quatre mois plus tard). Une barrière et quelques policiers filtraient les arrivants : seuls les déportés du travail étaient admis, les familles faisaient là leurs adieux.



Ceux qui restent sont les plus malheureux. Celui qui s'en va, déjà happé par son destin, s'inquiète de l'instant, cherche sa place dans un nouveau troupeau.

Dans ce train banal prêt à partir, ils se ressemblaient tous, les proscrits résignés, déjà installés ou agitant encore la main vers quelque silhouette figée derrière une barrière qui séparait désormais un certain passé d'un avenir plein d'incertitudes. Vers quoi allions-nous ? Et pour combien de temps ? Dans ces wagons qui, en cette fin d'après-midi, roulaient vers l'Est, derrière ces visages impassibles, que d'images d'adieux tristes ou déchirants, que de questions vaines, sans cesse écartées et toujours répétées...

Voyage sans histoire, que l'absence de carnet de route (cruellement ressentie tout au long de ce récit) réduira à deux arrêts importants. Le premier, le lendemain dans l'aprèsmidi, à Revigny-sur-Ornain, dans la Meuse, où toute notre "cargaison" fut contrôlée méthodiquement, tous papiers examinés, tamponnés, tous bagages inventoriés. Sans doute y

eut-il "casse-croûte"? Ou les provisions de chacun suffisaient-elles à vingt-quatre heures de voyage?

En voiture pour le deuxième arrêt, que je ne voulais surtout pas manquer, quitte à lutter contre le sommeil qui avait peu à peu figé la plupart de mes compagnons d'exil : Karlsruhe était pour moi l'étape indispensable. Tant qu'à faire, mieux valait Hambourg que l'Autriche.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque le convoi stoppa en gare de la capitale badoise endormie. Je ne saurai jamais si ce train faisait là un arrêt obligatoire et programmé pour changer de chauffeur ou pour se ravitailler en eau et en charbon ; ou s'il s'arrêtait seulement pour permettre à un jeune Toulousain d'aller se promener à Hambourg plutôt qu'à Linz...

Au seul bureau éclairé il fallait demander, en français, l'horaire du train du Nord ; à quoi il fut répondu, en allemand, que la salle d'attente était faite pour attendre et que le train pour Hambourg serait annoncé par haut-parleur.

Ainsi fut fait quelques heures plus tard. Sur le quai, cas de conscience (vite résolu): première classe ou deuxième classe? Ma feuille de route ne comportant aucune indication de ce genre, rien ne s'opposait au meilleur confort. Et c'est ainsi que je hissai dans des filets de première classe un sac et une valise très présentables, avant de m'installer sur de moelleux coussins. Peu de civils, quelques officiers. L'un d'eux, lieutenant ou capitaine en permission, était accompagné de sa pimpante jeune femme. Comprenant que j'étais Français, il s'écria: "Ah! Parriss! Parriss! Très beau tour Eiffel! Che fous présente mon petite mari!" Courbettes, ronds de jambes... C'était très mondain et un peu ridicule.

#### Sur les bords de l'Elbe

Quelques petits sommes et quelques ronflements plus tard, il devait bien être 10 heures du matin lorsque je sortis de la gare principale de Hambourg et demandai mon chemin pour me rendre à la Délégation française où mon frère Régis s'occupait à longueur de semaine, avec son chef français, une dactylo-secrétaire et un fonctionnaire allemand, des problèmes, litiges et autres anicroches affectant les quelques milliers de civils français de la grande région de Hambourg<sup>2</sup>.

Bien entendu, mon frère n'avait pas reçu ma lettre lui annonçant mon arrivée. Décrire son ahurissement est chose impossible. Etonnement mêlé de réprobation implicite. "Qu'est-ce que tu viens faire ici!" fut sa réaction spontanée, qui voulait en dire long. En vérité, il était plutôt embarrassé par cette situation totalement imprévue et qui manquait de netteté. C'était le flou complet. Ni à Toulouse ni ailleurs, personne n'avait songé à préciser où loger, où faire travailler ce jeune émigré involontaire en rupture de groupe. Comme si, pour les Allemands, il suffisait de l'envoyer outre-Rhin: là, on le tenait, il serait bien forcé de travailler.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Me suis-je rappelé ce jour-là que je débarquais dans la préfecture d'un ancien département français ? Hambourg fut en effet, de 1808 à 1814, le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe.



Il fallait donc improviser un statut. Les trois responsables (Régis, son chef Eicholz<sup>3</sup> et le brave Herr Kochen<sup>4</sup>) eurent tôt fait de fixer mon avenir immédiat : "Il n'y a qu'à le prendre dans les Chantiers."



D'où il ressort que, sauf à faire la preuve du contraire, je suis historiquement le dernier jeune à avoir été incorporé dans les Chantiers de la Jeunesse, puisque cette organisation fut dissoute officiellement en France le 10 juin 1944.

14 avril 1944 : qui pouvait se douter que le débarquement des alliés en Normandie serait lancé sept semaines plus tard, que dans quatre mois Toulouse était libérée...

Et pourtant, à l'Est, les troupes allemandes étaient peu à peu repoussées ; à la miavril, les combats se sont déjà transportés en Prusse orientale, en Pologne, en Roumanie.

#### Un morceau de France chez l'ennemi

Et pendant ce temps-là les deux frères rattrapent un an au moins de silence réciproque. Tout y passe : les nouvelles de la famille et des amis, les recommandations de l'aîné au cadet concernant la vie, les us et coutumes du pays, ce qui est autorisé et ce qui est "verboten"... Le tout autour d'un casse-croûte dans un restaurant proche, au milieu d'uniformes. Un seul costume civil : celui du Toulousain transplanté.

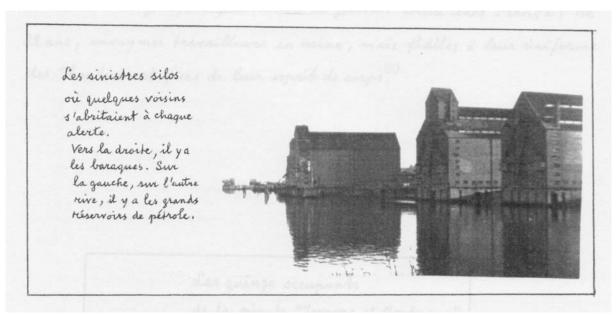
Le naïf égaré dans l'Allemagne nazie n'a pas fini de s'étonner. L'itinéraire pour arriver "à la baraque", en fin d'après-midi, lui parut bien long et bien singulier : un tramway jusqu'à Berliner Tor (la porte de Berlin), un autobus qui traverse des quartiers en ruines, de la marche à pied, des canaux que l'on franchit sur des ponts qui s'élèvent au passage des bateaux... Plus d'une heure de parcours jusqu'à une lande désolée bien faite pour recueillir et camoufler des proscrits.

C'est la banlieue sud de Hamburg : Wilhelmsburg. Dans le secteur – appelé Rethe Brücke, on voit s'étaler, le long d'une rivière, une enfilade de grands réservoirs d'essence qui fait face à un groupe de silos à grains, eux-mêmes longés par des voies de chemin de fer, voies de garage principalement.

<sup>3</sup> Eichholz, mi-Suisse mi-Français, parlait l'allemand couramment. Il avait été l'interprète du chef Paul Muguet et avait été ensuite nommé responsable de région pour les jeunes Français encadrés. Après la guerre, il poursuivit ses études de médecine, fut un chirurgien estimé à Lyon durant une quarantaine d'années, avant de prendre sa retraite au milieu des meilleurs crus de Bourgogne dont il est un fin connaisseur.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Ancien capitaine au long cours, débarqué à la suite d'une blessure, ce fonctionnaire allemand était un dignitaire nazi comme ayant été l'un des premiers adhérents au national-socialisme. C'était aussi un Francophile invétéré! Il était le lien entre la Délégation française et les services allemands du travail.

Et, dans le même alignement d'ouest en est, le camp de Langer Morgen rassemble un certain nombre de baraques installées là et équipées au fur et à mesure de l'arrivée successive de prisonniers russes, de soldats italiens capturés après la "trahison" de Badoglio, de travailleurs de diverses nationalités. Il y avait même, jouxtant le camp français, un "Arbeitslager" ou "Straftlager", dont les occupants de tous pays, condamnés à de courtes peines, étaient gardés par des SS et par des chiens presque aussi féroces. Mais les voisins ne les voyaient guère, une palissade de deux mètres les isolant complètement.



Nulle végétation, seulement des barbelés, des barrières de planches, des baraques bien alignées, dans ces dunes de sable dont la triste grisaille s'harmonisait si bien avec l'ensemble.

Seule note tricolore : le camp français, le groupement Larigaudie<sup>5</sup>, deux cents jeunes des Chantiers de la jeunesse "installés " depuis dix mois en terre étrangère dans le but illusoire de faciliter la libération de quelques prisonniers de guerre. Deux cents Français de 22 ans, anonymes travailleurs en usine, mais fidèles à leur uniforme des Chantiers et fiers de leur esprit de corps<sup>6</sup>.

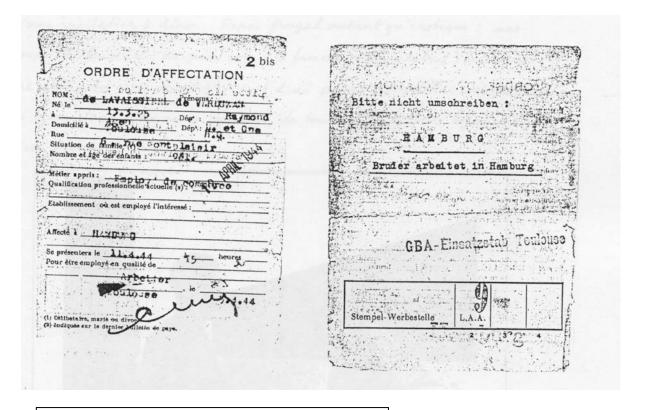
## Les quinze occupants de la piaule "Jeunesse et Montagne" (par ordre alphabétique

Michel Aynaud, de la Gironde François Bruley, de Lons-le-Saunier Germain Buttini, de Sospel Jacques Dujol, de Montpellier Guy Chabrat, de La Réole Georges Hoffmann, de la région parisienne

<sup>5</sup> Guy de Larigaudie (1908-1940) avait été choisi comme "patron" pour son charisme de chef scout, la haute spiritualité de ses écrits (notamment "Etoile au grand large") et sa mort héroïque au champ d'honneur.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Les Chantiers de la jeunesse furent créés par le gouvernement de Vichy pour grouper de 1940 à 1944 les jeunes de la zone sud, et de 1941 à 1943 ceux d'Afrique du Nord. Ce service national, qui remplaçait le service militaire, était effectué en pleine nature et comportait une formation physique (forestage, route, agriculture) et une demi-journée éducative, morale et civique.

Gilbert Hugonnet, de la Marne
Francis Leduc, du Touquet
Jean Miquel, du Gard
Pierre Mermin, de Lyon
Augustin Nogué, des Hautes-Pyrénées
Jean Pelfort, du Tarn
Pierre Ramplou, du Lauragais
Jacques de Rougemont, de Lyon
Raymond de Verduzan, de Toulouse
Et Paul Nicolier, rapatrié comme citoyen helvétique, fin 1944.



Ci-dessus, la feuille de route (recto et verso) établie dans la cour du Capitole.

Ci-contre, une feuille du passeport, valable pour Hambourg et sa banlieue, établi quelques jours après.

PERSONI	~	100 200		4 647
Staatsangehörigkeit:	Tra	inere	ich	
·n.		M	100	. /
Beruf: Thi	dent	3. Kt	urec	ite
Geburtsort: A	aen			
October 1907	/ /			
Geburtstag: // .	3. Ma	ng 1	925	
		1		
Wohnsitz oder Aufe	nthaltsort:	-~		-
Mann	ling	- the	thelu	ico
	1	1.0	183334	353
Gestalt:	mis	e	10000	-
	mean	1	110000	110
Gesicht:	0000	manage have been		Property.
Farbe der Augen:	gn	aii .		
e e se se e contracto	1.1	0		
Farbe des Haares:	161	ann	destablished in the	Nonjorki.
P	1	eine.		
Besondere Kennzeich	ien:			
44	Nr 246	07: ~		

#### "Faire face"

La présentation du nouveau venu aux chefs de la troupe : Hervé de Chambord, Pierre Duménil, Robillard, fut agrémentée d'une invitation à dîner. Repas frugal autant qu'exotique : une soupe indéfinissable, du pain noir (le fameux schwartzbrot) accompagné d'un petit carré de margarine et d'un peu de mortadelle, une sorte de marmelade d'un rouge agressif, le tout arrosé de bière légère ou d'eau fraîche.

La baraque était assez impressionnante : après une large entrée transformée en foyer-bar, un long couloir, large d'un mètre cinquante environ, donnait accès à une quinzaine de "piaules" réparties de part et d'autre. Chaque piaule comportait sept ou huit doubles chalits.

Un heureux hasard voulut qu'une place fût libre dans la chambrée de "Jeunesse et montagne". Le "bleu", dûment adoubé, fut vite amalgamé et découvrit avec une surprise mêlée d'une certaine fierté que la devise de Jeunesse et montagne était "Faire face". Était-ce le signe d'un destin favorable? Une réponse à mon incertitude des quelques jours précédant mon départ?

Mes nouveaux camarades dormaient de bonne heure : ils se levaient tôt pour aller travailler dix heures en usine (plus deux heures de trajet). On dort aussi bien lorsqu'on a voyagé pendant deux jours. Même si l'on n'est pas habitué à dormir sur une paillasse garnie de copeaux de bois, et avec deux couvertures militaires pour toute literie. À la guerre comme à la guerre ! Et c'était vraiment la guerre !

Dès le lendemain matin, le civil était transformé en pseudo-militaire par les soins d'une jeune, tailleur dans le civil et responsable d'une petite réserve de pantalons, blousons, bérets et cravates verts : l'uniforme des Chantiers de la jeunesse qui faisait désormais de moi un autre homme. Du jour au lendemain je trouvai naturel de saluer militairement et même de faire claquer les talons quand il le fallait.

Je faisais aussi, ce matin-là, la connaissance de la baraque. Elle n'était jamais tout à fait vide. L'un était grippé, l'autre convalescent. Sans compter quelque tire-au-flanc qui avait réussi à "tromper l'ennemi". Pour les maladies bénignes, les bobos insignifiants, l'infirmerie du camp était habilitée à accorder un ou plusieurs jours de repos. Un jeune médecin italien s'y prêtait volontiers, surveillé de près par le médecin allemand moins conciliant.

Quant aux tire-au-flanc, il y en eut d'institutionnels pendant quelques semaines : ils bénéficiaient d'un système mis en place par Georges Hoffmann, de la piaule Jeunesse et montagne (qui occupait un poste à l'administration de l'usine, en tant qu'interprète). Il avait trafiqué la grille du personnel de telle façon que chacun des deux cents jeunes avait une journée de repos tous les dix ou quinze jours. Mais tant va la cruche... Le jour où le pot-auxroses fut découvert par quelque employé zélé, ce fut un bel hourvari. Le brillant inventeur du

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> À la débâcle de juin 40, les Chantiers de la jeunesse (primitivement appelés Groupements de la jeunesse) avaient été improvisés pour regrouper les soldats des classes 39/3 et 40/1 en cours d'instruction et que l'on ne pouvait renvoyer chez eux immédiatement, pour diverses raisons, mais qu'il fallait abriter et nourrir. Parallèlement, l'armée de l'air regroupa ses "conscrits" dans un système analogue qu'elle appela "Jeunesse et montagne". Rattaché ensuite budgétairement aux Chantiers, Jeunesse et montagne garda une totale autonomie. Mais la doctrine, le règlement et l'esprit étaient les mêmes.

repos tournant ne fut pas loin de l'envoi dans un camp... Et tout le monde reprit le rythme de dix heures par jour (douze avec le trajet) six jours sur sept! Rythme que je m'apprêtais à connaître.

#### Au travail!

Dès le lendemain j'entrai de plain-pied dans le système du travail forcé, et mon étonnement ne fut pas mince de constater combien, sous une apparente rigueur, les cadences étaient ... reposantes et la discipline assez peu contraignante.

L'usine Howaldtswerke, spécialisée dans la construction et la réparation de sousmarins, était implantée tout au long d'un bras de l'Elbe. Elle utilisait une main-d'œuvre très diverse : plusieurs milliers d'ouvriers de dix ou douze nationalités parmi lesquels les Allemands, minoritaires en nombre, occupaient naturellement les postes de maîtrise.

À côté des Tchèques, des Hollandais, des Italiens, les deux cents jeunes Français sortaient un peu de l'ordinaire. Certes, ils n'arrivaient plus en chantant, au pas cadencé, comme ils le faisaient au début, mais leur tenue en imposait quelque peu. Et, comme on le sait, l'uniforme était très apprécié en Allemagne...

En arrivant, au petit matin, la première opération consistait à pointer sa fiche personnelle dans la machine qui contrôlait l'heure d'entrée. Ensuite, au vestiaire, tenue de travail fournie par l'usine. Et chacun gagnait son poste. Les uns étaient fraiseurs, d'autres tourneurs, plusieurs étaient manœuvres. Jacques de Rougemont était balayeur. Il allait d'une machine à l'autre, enlevant les copeaux de métal tombés des couteaux ou de la fraise et continuait son chemin, toujours balayant avec beaucoup de souplesse et de dignité.

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 13 mai, les alliés marchent sur Rome. Sébastopol est libéré.
- ◆ Le 26 mai, les bombardements de Lyon, Nice, Saint-Etienne, Chambéry font 2 086 morts.
- ♦ Le 31 mai, les SS ont récupéré 40 kg de dents en or sur les juifs hongrois gazés depuis le 17.

Je fus, d'entrée, propulsé vers l'atelier dont le "meister" s'appelait Fink (pinson, en allemand). Mais il était loin d'être gai, il ne souriait jamais. Il donnait des ordres brefs que je ne comprenais pas. Toujours très droit pour ne pas perdre un seul de ses cent soixante centimètres, il devait avoir près de 70 ans. Je le soupçonne d'avoir été, sous des dehors quelque peu rébarbatifs, un assez brave homme.

Son adjoint, qui n'était guère plus grand mais un peu plus replet, était un Tchèque de 30 ou 35 ans du nom de Nowak. Il aboyait sans cesse et pour un rien. "Sabotage " était un de ses mots favoris.

Ses ordres étaient tout aussi incompréhensibles que ceux du Pinson en chef. Mais il y avait toujours à proximité un Hollandais polyglotte. Ils étaient tout un groupe, dans cet atelier, à qui les chefs allemands faisaient confiance et qui, au fond, faisaient tampon d'une manière amicale quoique un peu condescendante.

Fink et Nowak étaient sans doute persuadés que j'étais un ouvrier expérimenté : le Tchèque me posta devant une perceuse, posa une pièce de métal sur la machine, plaça une mèche dans l'appareil, mit le contact et abaissa la manette de manière à forer un trou à l'endroit indiqué. C'était très facile. Il y avait des dizaines et des dizaines de pièces à forer.

Mais ma première mèche se brisa net sous les yeux incrédules de mon initiateur. "Sabotage!" Il fallut aller chercher une mèche à l'ausgabe (magasin). Nouvel essai, nouvel échec. Le Nowak m'ayant laissé seul face à la perceuse, écœuré qu'il était par ma maladresse, je fis un va-et-vient historique avec le magasin fournisseur de mèches. Au bout d'une heure de ce manège, le magasinier refusa de me confier la quarantième ou cinquantième mèche et me dénonça à grands cris: "Sabotage! Sabotage!"

Tout en m'abreuvant de discours furieux et incompréhensibles, Fink et Nowak me trouvèrent une autre occupation. Pendant quelques jours, j'aidai les Hollandais à éprouver l'étanchéité de pièces de ballast avec de l'eau sous pression. Nous étions trempés du matin au soir.

Dans le même secteur, on me donna à nettoyer un moteur de sous-marin enrobé de cambouis, posé dans une grande cuve de zinc aux rebords de 20 centimètres de haut environ. Et il y avait là-dedans au moins 10 cm de gas-oil. On me confia un énorme pinceau, et me voilà "époussetant", frottant, baignant, aspergeant l'énorme mécanique. Inutile de préciser que j'étais noir de la tête aux pieds. Heureusement, le supplice ne dura que quelques jours.

Heureusement aussi, grâce à l'attrait naturel des Allemands pour l'hygiène et la propreté, les travailleurs de la Howaldtswerke bénéficiaient d'installations sanitaires irréprochables. La vaste salle des douches, toute habillée de mosaïque, avec sa vasque centrale entourée de robinets, était somptueuse et digne d'une ville d'eaux.

Ce que les Anglais appellent *lavatory*, les Français *water-closed* et les Allemands *abort* avait de quoi étonner : alignés par vingt ou trente, ils comportaient chacun une porte sans serrure ni loquet, façon saloon, qui ne masquait qu'une partie de l'individu dans le besoin, de telle manière qu'un surveillant en inspection embrassait seulement, et à la fois, la tête et les pieds.

Au bout de quelques semaines, Fink et Nowak, ayant probablement compris que je n'avais aucune formation manuelle, me firent monter un étage et me confièrent à un contremaître formateur d'apprentis. Il y avait là quelques jeunes Allemands de 14 ou 15 ans qui prenaient des airs supérieurs et qui chahutaient à l'occasion malgré la férule du meister. On m'apprit à tenir convenablement la lime, la scie et autres outils, à faire des queues d'aronde et autres fantaisies. Il y avait je ne sais plus quels objets à fabriquer.

J'étais sous la coupe d'un ouvrier allemand qui me paraissait vieux et n'avait peut-être pas 60 ans. Je crois qu'il s'appelait Schneider. Tous les matins, vers 9 heures, il ouvrait avec des gestes mesurés et presque rituels un paquet soigneusement enveloppé, sans doute par sa femme : le frühstück, le petit déjeuner. C'étaient des tranches de pain noir frottées de margarine. La moitié pour lui, la moitié pour moi !

## La faim, compagne légère...

Le coupe-faim était bienvenu, qui permettait d'attendre confortablement le litre de soupe épaisse (et excellente) servie à la cantine pendant la pause de midi.

Je quittai bientôt l'apprentissage : plus de casse-croûte à 9 heures. Et quelques semaines plus tard, vers le mois de juillet 1944 je crois, les étrangers n'eurent plus droit à la soupe de midi...

À défaut de la bonne soupe que l'on venait de nous supprimer par une mesure discriminatoire fort désagréable et un peu raciste, une distraction bien faite pour la rêverie nous fut offerte, vers ces temps-là, par les revers maritimes qui de plus en plus atteignaient l'Allemagne : un énorme navire arriva un beau jour dans le port de l'usine, tiré et guidé par plusieurs remorqueurs.

Il avait été beau, il avait été blanc, il avait fait partie, quelques années auparavant, de la flotte marchande qui assurait la liaison régulière entre l'Allemagne et l'Amérique du Sud. Transformé depuis 1940 en transport de marchandises, il venait de subir une attaque aérienne au large des côtes de la mer du Nord et avait été en partie détérioré par un incendie.

Ce n'était plus le paquebot prestigieux, transportant de riches passagers au milieu des fêtes, dans de luxueux salons. Mais il avait encore grande allure.

Par un laisser-aller dont les Allemands en guerre n'étaient pas coutumiers, l'attrait qu'il inspirait aux ouvriers étrangers ne fut pas contrarié par la direction de l'usine. Nous l'explorions dans toutes ses dimensions. La demi-heure de pause était bien courte. Mais jour après jour nous récoltions quelques objets hétéroclites, souvent noircis par l'incendie mais qui nous semblaient détenir une vertu magique. Un peu comme les enfants qui entassent de petits riens dont ils font un trésor.

La plupart des objets de récupération n'avaient pourtant pas grand intérêt, mis à part quelques cuillères ou fourchettes et un moulin à café qui nous fut très utile... malgré l'absence totale de café.

La faim, compagne légère, était plus supportable avec dans la tête des croisières et des escales de rêve dans les mers du Sud...

Le retour à la baraque, le soir, se faisait d'autant plus vite que la faim nous tenaillait. Et les premiers arrivés n'avaient pas trop longtemps à attendre, à la queu-leu-leu, la maigre pitance... Tous les soirs, une gamelle de soupe, un demi-pain noir, un carré de margarine, un morceau de pâté ou de mortadelle, une sorte de marmelade... Les plus sages gardaient la moitié du pain pour le lendemain matin...

Il faut ajouter à ce régime de survie le "jus" du petit matin que l'homme de corvée (chacun à tour de rôle) allait chercher à la cuisine dans un grand broc de 10 litres. Il n'y avait pas un grain de café dans ce mélange à peine buvable mais qui était bien chaud et qui servait aussi bien à se raser qu'à brosser pantalon et blouson. Un peu de "jus" sur la brosse, et le tissu était ravivé. Même les tâches disparaissaient!

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 4 juin, Français et Américains entrent dans Rome.
- ◆ Le 6 juin, le grand débarquement sur les plages de Normandie.
- Le 7 juin, le roi des Belges Léopold III est transféré par les Allemands à Dresde.
- Le 9 juin, massacre de Tulle par la division SS Das Reich: 99 morts.
- ◆ Le 10 juin, massacre d'Oradoursur-Glane : 642 morts.

Par bonheur, il y avait les colis familiaux. Jusqu'en juin 44. Car, ensuite, le débarquement, le reflux des Allemands, tout ce qui hâtait notre délivrance contrariait puis enrayait le trafic postal. Les quelques paquets qui arrivaient dans la "piaule" étaient religieusement ouverts par l'heureux destinataire et tout aussitôt partagés en une bonne douzaine de parts, ce qui n'était pas toujours facile.

On parvient très vite à gérer la pénurie. Et l'estomac se discipline plus vite que le cerveau. Il y avait quelques palliatifs. Assez peu de troc, puisque tout le monde subissait le même sort. L'argent qui restait à chacun,

une fois défalquées les sommes dues à l'intendance du camp, permettait aux plus hardis, le dimanche, quelques incursions dans une pâtisserie de Hambourg. Mais c'était bien loin...

#### Les beaux dimanches...

Et le dimanche était le seul jour de repos. Le salut aux couleurs, devant la baraque, avait été très vite interdit par les autorités, le "face à l'ouest" même était abandonné. Mais, outre le farniente très apprécié, diverses tâches occupaient la journée : lavage du linge, au résultat parfois médiocre, un peu de couture quelquefois, une velléité de cuisine sur le poële, quelque lettre pour la France...

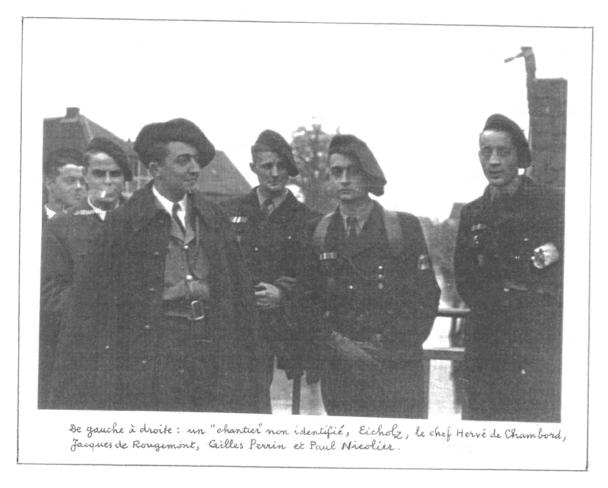
La ration quotidienne était distribuée à midi, ce jour-là, et quelque peu améliorée. Du pain blanc remplaçait le pain noir.

L'après-midi, il y avait souvent spectacle, ou répétition, ce qui était presque la même chose. Sketches, pièces, chansons étaient interprétés et animés par Bobby Signoret, un garçon de talent, responsable du foyer et du bar.



Nous avions souvent la faveur d'un concert, grâce à la présence de quelques musiciens de la Musique nationale des Chantiers, dont certains étaient de la chambrée "Jeunesse et Montagne": Buttini à la batterie, Cimino à la trompette, Chappe le chef à la clarinette, les frères Lieutier, Despeyroux, Bardet au saxophone, Pittavino au piano, et les autres... Tous des virtuoses.

Ils avaient rangé leurs partitions de musique militaire pour nous enchanter de jazz New Orleans.



Les jeunes de Langer Morgen n'étaient pas les seuls à profiter de cette musique de qualité : de loin en loin, les Chantiers S.T.O. que nous étions avaient l'autorisation de donner un concert dans un camp de prisonniers de guerre français. C'était la fête pour eux et pour nous.

#### Inoubliable Noël...

Pour la Noël 1944, les quelques centaines de sous-officiers et soldats français du Stalag de Wedel nous réservaient une surprise de taille. Invités à déjeuner le 25 décembre, les deux cents jeunes des Chantiers se retrouvèrent assis chacun à une table de deux ou trois prisonniers<sup>(1)</sup>. Différent à chaque table (ou caisse, ou tréteau), le banquet fut une fête mémorable où l'ingéniosité et la débrouillardise avaient fait des miracles. (Je me souviens d'un sauté de lièvre et d'un gâteau de riz au caramel !...)

Grâce aux colis de la Croix-Rouge et au troc (avec les soldats qui les gardaient), grâce aussi au braconnage dans les champs proches (interdit et dangereux), les prisonniers de guerre (les "gefang") avaient réussi ce jour-là à cuisiner des repas qui rappelaient les temps

(1) La petite histoire raconte que quelques dizaines de nos amis prisonniers étaient invités ce jour-là "à l'extérieur". En invitant notre jeune troupe, ils masquaient aussi les vides dont les gardiens allemands, malgré un certain relâchement, auraient pu s'apercevoir.

de l'abondance. S'y ajoutaient les produits que certains groupes, appelés "commandos", traitaient ou fabriquaient dans leur travail quotidien hors du camp. Les moins favorisés travaillaient dans une miroiterie, où il y avait évidemment peu de chose à récupérer. Mais un autre commando fabriquait de la confiture... Bien qu'il fût rigoureusement interdit de rapporter de la marchandise au stalag, un certain laxisme des gardiens (quand ce n'était pas de la complicité plus ou moins intéressée) autorisait bien des choses. Ne parlait-on pas d'un camion de pommes de terre, détourné de son chemin naturel et introduit dans le stalag avec un soldat allemand (et son fusil!) à côté du conducteur!

## Récupération

Le système D n'est pas toujours condamnable, et le vol (sauf entre amis) était presque recommandé, en ces temps exceptionnels. On l'appelait "récupération".

Nous avions moins d'occasions que les gefang de "récupérer", surtout à l'usine.

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 13 juin, les premières V1 sur Londres.
- ◆ Le 27 juin, Cherbourg conquise par le 7<sup>e</sup> Corps américain.

Il y eut pourtant un mémorable larcin à répétition que certains entreprirent durant quelques jours (ou plutôt quelques nuits): sur les voies de chemin de fer, à quelque distance des baraquements, et le long des grands silos de béton, stationnaient parfois des wagons de marchandises dont on pouvait imaginer qu'ils contenaient du grain... À l'aide d'un vilebrequin

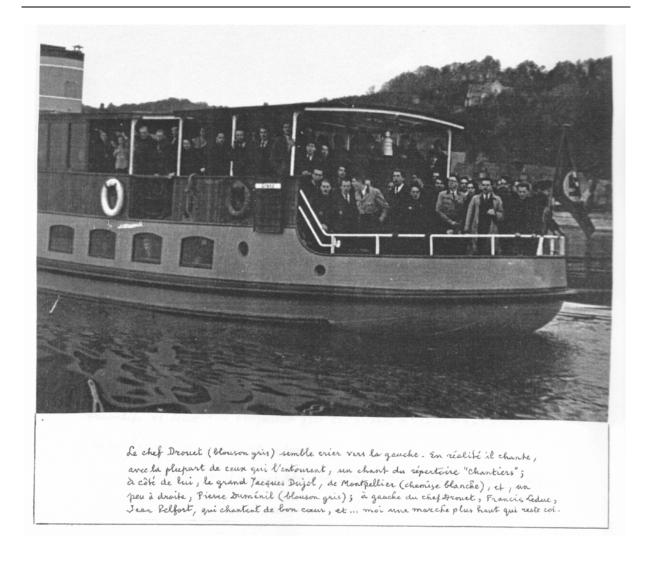
improvisé, nos hardis voleurs allaient, par les nuits sans lune, forer un trou sous le plancher d'un wagon, laissaient couler le blé à pleine musette et refermaient l'orifice, d'un bout de bois, pour renouveler l'opération le lendemain.

C'était un supplément très apprécié. Le grain était d'abord à demi grillé sur le dessus du poële de fonte (qui fonctionnait six mois sur douze grâce aux briquettes de charbon de l'intendance). Ensuite, le pâtissier d'occasion obtenait de la farine grâce au moulin récupéré sur le paquebot-épave. Par je ne sais quelle opération magique il obtenait une pâte à crêpe qu'il laissait reposer vingt-quatre heures. Le résultat obtenu sur le dessus du poële ne devait pas être très présentable. C'était un régal!

#### La croisière s'amuse...

Parmi les franches rigolades qui jalonnèrent cette insolite villégiature, il y eut la croisière-propagande organisée sur quelque affluent de l'Elbe par l'organisation "La force par la joie" une filiale des services de la main-d'œuvre étrangère chargée de procurer des distractions de groupe à tous les travailleurs.

Cette hypocrite mise en scène, à laquelle il eût été dangereux d'échapper, constitua tout de même un intermède dominical apprécié. Ce fut une journée romantique, avec arrêts dans des villages décorés et fleuris...



## Des sommeils entrecoupés

Cette vie entre parenthèses était ponctuée presque journellement par les alertes et les bombardements. Ceux qui l'ont vécue ont encore, parfois, dans l'oreille, le chant lugubre des sirènes.

"Alarm! Alarm!" criaient en chœur les responsables, les craintifs et ceux qui croyaient que les autres n'étaient pas avertis... Même les sourds auraient entendu!

Les alertes diurnes étaient plutôt rares, et presque bienvenues puisque l'usine entière s'arrêtait. Tout le monde courait aux abris, et en fin d'alerte le travail reprenait sans précipitation.

Et pendant ce temps-là...

- Le 6 juillet, on compte 2 732 morts et 8 000 blessés, en trois semaines, par les tirs du V1 sur Londres.
- Le 20 juillet, attentat manqué contre Hitler.
- Antoine de Saint-Exupéry est porté disparu.

Deux ou trois fois par semaine, les alertes nocturnes, qui étaient souvent vaines, tiraient brutalement du sommeil les deux cents jeunes de la baraque Larigaudie qui, pour la plupart (il y avait bien quelques inconscients), se hâtaient non vers les abris, car il n'y en avait pas, mais vers la lande de sable qui, derrière le camp, se perdait en ondulations propices, croyait-on, à une sorte d'immunité. Hélas! On verra plus loin combien cette conviction était erronée.

"Cette procession d'ombres sous le ciel noir" avait quelque chose de comique, car chacun se munissait d'une protection contre les éclats des obus de la D.C.A. qui ne manqueraient pas de descendre vers le sol... Les uns étaient protégés par une couverture pliée en huit ou en seize épaisseurs ; d'autres se couvraient le crâne d'une gamelle ou d'une casserole. À demi couchés dans les replis de dunes (triste rappel des plages d'autrefois), on entendait s'enfler puis décroître le formidable ronflement de dizaines ou de centaines de « forteresses volantes » qui emportaient plus au sud leur cargaison de mort, semant au-dessus de nous des milliers de leurres en papier d'argent pour tromper les radars, salués par les claquements secs des batteries de la FLAC (D.C.A.). Le tout dans la lumière changeante des projecteurs qui dardaient leurs pinceaux vers ces cibles insaisissables. C'était fantasmagorique.

Nous avions, une fois de plus, échappé au pire. Les bombardements dans les environs immédiats étaient heureusement moins fréquents que les "alertes de précaution" quasi-quotidiennes : trois en avril 1944, trois en juin, trois en juillet, cinq en août, cinq en septembre, neuf en octobre, cinq en novembre, trois en décembre, neuf en mars 1945, cinq du 4 au 14 avril<sup>(2)</sup>.

Deux de ces bombardements nous intéressent plus particulièrement : celui du 25 octobre 1944, où périt Bobby Signoret (et des dizaines d'inconnus avec lui) ; celui du 22 mars 1945 qui aplatit notre baraque, tua dix garçons de 22 ans ... et en épargna cent quatre-vingt-dix. Mais n'anticipons pas.

#### Accident du travail

D'un coin à l'autre de l'empire Fink-Nowak, il y avait toujours quelque autre tâche à accomplir. J'allais de découverte en déconvenue sans jamais avoir l'impression de faire un travail vraiment utile.

Jusqu'au jour (vers le 20 septembre) où le Tchèque me héla (Komme! Komme!) et m'enjoignit de le suivre hors de l'atelier, sur un terrain encombré de ferrailles et d'herbes folles. Il marchait droit vers une grande cisaille dont le levier, haut dressé, fendait le ciel. Là, toujours criant, il me montra comment sectionner une barre de fer, à la longueur voulue, en la plaçant sur l'appareil et en abaissant le levier d'un coup sec. Crac! Le morceau tombait, puis un autre ... Cela semblait si facile! Quand ce fut mon tour, rien à faire. Ce Nowak était très fort. Il me montra encore, tout en vociférant.

J'essayai à nouveau avec tant de bonne volonté que j'étais pendu des deux mains au levier, les deux pieds à 20 centimètres au-dessus du sol. Et soudain la barre céda, je touchais le sol assez malencontreusement et m'aperçus aussitôt que ma jambe droite ne me supportait plus. "J'ai la cheville cassée", pensais-je. Je tentais de l'expliquer au Tchèque : "Kaput!" disais-je en montrant mon pied. Et lui, repartant vers l'atelier, hurlait : "Arbeit! Arbeit! Sabotage!"

J'étais là, perché sur un pied, dans ce no man's land où personne ne passait... Enfin, au bout de quelques minutes, j'aperçus une grande silhouette et poussai un cri qui alerta mon sauveur : c'était un Hollandais d'au moins 1,90 m qui n'eut pas beaucoup de peine à me prendre dans ses bras et à me porter ainsi à l'infirmerie de l'usine.

<sup>&</sup>lt;sup>(2)</sup> J'ai conservé un relevé précis des bombardements notés au jour le jour par François Bruley, de Lons-le-Saunier, l'un de nos camarades.

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 31 juillet, l'armée rouge à 20 km de Varsovie.
- ♦ Le maquis du Vercors anéanti : plus de 3 000 morts.

À partir du diagnostic (fracture de la malléole droite, dite péronière), tout s'organisa très vite : la jambe dans une gouttière, je fus glissé dans une ambulance et me retrouvai une heure plus tard à l'hôpital de Harburg, au sud-est de Hamburg (à peu près à la même latitude que notre camp de Wilhelmsburg).

## Un séjour très reposant

Mon Dieu que c'était propre! Après la grisaille de l'usine et du camp, je ne voyais que du blanc!

Une infirmière colossale, que l'on appelait schwester bien qu'elle ne fût pas religieuse, m'introduisit dans une chambre à huit lits après m'avoir plongé cinq minutes dans un bain chaud.

Des draps blancs! Quel luxe presque oublié!

Le surlendemain, un assez jeune chirurgien qui se piquait de parler français (" Fon Ferdoutzen, foila un nom pien vranzais.") me plâtra jusqu'au genou. Et j'étais inscrit pour cinq semaines d'hôpital.

La schwester n'était pas très souriante mais assez libérale : on pouvait, sur deux béquilles, changer d'étage, aller voir les isolés tuberculeux (quelle imprudence !), faire la sieste ou jouer aux cartes. Pas de télévision, bien sûr, pas de radio, peu de lecture. (Étonnant de penser qu'en ces temps si proches la télévision était encore une expérience de laboratoire, les transistors étaient inconnus, même le stylo à bille n'existait pas).

Seul cas grave de la chambrée : un brave Breton du nom de Tribote, sexagénaire. Il souffrait d'une large plaie à une jambe, et la cicatrisation ne se faisait pas. Il geignait souvent...

Un après-midi d'octobre, deux civils à l'allure très Gestapo furent introduits dans la chambrée d'éclopés. C'était pour moi. Un bref discours en un français laborieux me fut adressé presque au garde-à-vous : l'Allemagne reconnaissante m'offrait, à l'occasion de mon accident du travail, deux bouteilles de vin du Rhin et deux paquets de cigarettes. Il y en avait pour huit...

Au bout de trois semaines, le plâtre enlevé, on commença la rééducation avec exercices et massages quotidiens. Les soins étaient de qualité, sans distinction de nationalité.

Loin de l'atmosphère de guerre totale où vivait l'Europe entière, ce séjour aseptisé avait quelque chose d'irréel, n'eût été la succession presque quotidienne des alertes nocturnes.

L'organisation était parfaite : au premier son des sirènes, chacun savait exactement par où se rendre dans le sous-sol et gagner sa place, toujours la même. Il n'y avait jamais de bousculade, jamais de "bouchon". Le sous-sol était en béton armé. Entre les murs et les piliers, des banquettes étaient aménagées de façon que tous les patients soient assis. On restait là une demi-heure, une heure, somnolant ou devisant à mi-voix. Parfois on entendait de

sourds grondements, le béton vibrait, le sol tremblait, les veilleuses faiblissaient... Mais on se croyait en sécurité.

#### Mort en sursis...

Le 25 octobre 1944, dans la matinée, un gros arrivage de prisonniers français, qui avaient été blessés, quelques heures plus tôt, dans le bombardement de leur camp, obligea la direction de l'hôpital à trouver de la place. Tous ceux qui étaient en fin de traitement, et qui pouvaient marcher, furent immédiatement et impitoyablement renvoyés. Je parlementai vainement pour garder au moins une canne : ma jambe était encore faiblarde et je boitais bas. Mais il n'y eut rien à faire, le matériel appartenant à l'hôpital ne pouvait en sortir.

Je sortis, claudiquant, et trouvai bientôt, dans la petite ville de Harburg, une pharmacie (qui, là-bas, s'appelle joliment Apotheke) où je demandai poliment une canne. Nouvelle difficulté : il fallait une ordonnance, ou quelque chose d'analogue. En insistant un peu, j'eus quand même la canne en la payant deux fois plus cher.

Et pendant ce temps-là...

- Le 1<sup>er</sup> août, débarquement de la 2<sup>e</sup>
   DB à Utah Beach.
- ◆ Le 8 août, procès et pendaison des artisans de l'attentat contre Hitler.
- Le 15 août, débarquement francoaméricain en Provence.

Je fis un assez long trajet, à pied, en autobus, encore à pied, pour arriver enfin, fourbu, au camp de Langer Morgen, fêté le soir par mes camarades. "Hé! N'as-tu pas rencontré Signoret? Vous vous êtes croisés. Il est à l'hôpital depuis ce matin".

Nous apprîmes le lendemain matin que l'hôpital de Harburg avait été rasé dans la nuit par un

bombardement. Bobby Signoret était mort, et avec lui tous ceux qui, la veille encore, partageaient avec moi les banquettes du sous-sol...

## Une longue convalescence

Je passai quelque semaines à étirer au maximum une convalescence que l'uniforme et la canne me permettaient hypocritement d'agrémenter des politesses muettes d'Allemands des deux sexes qui me cédaient leur place de bus, de tramway, de métro, me prenant sûrement pour un blessé de guerre de nationalité indéterminée.

Pour aller baguenauder dans la grande ville, notre souci était la propreté de la tenue Chantiers. On la ménageait, on la brossait (avec le faux café du matin), de loin en loin on la repassait. Mais elle s'était quand même usée à l'endroit où les bouffants de la culotte de golf frottent l'un contre l'autre. C'est là que notre tailleur particulier eut le temps de remédier à l'usure fatale : jour après jour, au retour de l'usine, il transforma deux cents culottes de golf en fuseaux de skieurs. Entrant dans les brodequins, tenus sous le pied, ils avaient très bon aspect, agrémentés des revers des chaussettes. Nous étions seuls à savoir que les chaussettes n'avaient plus de pied...



Au mois de juillet 1944, mon frère Régis avait été muté à Berlin par la "mission Chantiers". Chargé officiellement d'organiser et de gérer les tournées artistiques dans les camps de travailleurs français et belges, il avait attendu en vain les musiciens et les comédiens qui, pour quelque raison, ne quittèrent jamais Paris. Las d'attendre, mon frère avait demandé et obtenu la responsabilité d'un camp. Ce fut le camp de Grünewal.

Dans son nouveau poste, il n'avait ni le temps ni l'occasion de dépenser les quelques centaines de marks qui constituaient son traitement mensuel. Et c'est grâce à sa générosité que je pouvais faire quelques stations dans une pâtisserie, me régaler d'un plat de moules dans un bistrot du port ou aller déjeuner dans un restaurant sélect (?) où l'on vous confiait fourchette et couteau, à l'entrée, moyennant une caution que l'on vous rendait à la sortie. Quel manque de confiance !

Pour quitter le camp, je prenais parfois un remorqueur de la Kriegsmarine qui faisait la navette avec la ville. C'était gratuit et ils acceptaient tous les uniformes sans poser de questions. Ensuite, il y avait le choix : tramway, bus, métro. J'eus plusieurs fois l'occasion de prendre le train de ville (stadtbahn), un RER avant la lettre, pour traverser une grande partie de l'immense cité. Sur des kilomètres, des façades se dressaient, fantomatiques avec leurs yeux vides : il n'y avait rien derrière les fenêtres... Des quartiers entiers étaient ainsi anéantis, brûlés par les bombes au phosphore. Leurs habitants, on les retrouvait par dizaines de milliers au cimetière de Ohlsdorf, dans d'énormes fosses communes (50 m x 20 m) sur lesquelles un panneau indiquait seulement le nom du quartier...





## **Fraternisation**

J'eus aussi l'occasion, pendant cinq ou six semaines de convalescence abusive, de rencontrer deux ou trois fois une des deux lycéennes dont mon frère avait fait la connaissance quelques mois auparavant. Ingrid avait, je crois, changé de ville, mais Ruth Norenberg était restée. Elle se faisait appeler Noery, son vrai prénom lui paraissait peut-être un peu juif... Elle avait gardé le contact, était venue me voir, un dimanche, à la porte du camp. Elle ne jouait pas vraiment à l'amoureuse. Elle était romantique et si amicalement distante qu'en trois ou quatre rencontres notre intimité n'alla jamais plus loin qu'une poignée de mains. Elle avait 15-16 ans, portait des chaussettes blanches et se coiffait avec des tresses.

Elle habitait 9 (ou 11) Von der Tann Strasse. Pendant ce mois de novembre 1944, nous eûmes l'occasion de nous promener ensemble dans le centre de Hamburg. Un détail me revient : un civil que nous croisions nous lança une ou deux phrases pleines de colère. Et Noery m'expliqua, en anglais, qu'il lui avait vertement reproché de fréquenter un Français.

Pour rester sur ce chapitre de la fraternisation, maints jeunes Français poussèrent bien plus loin les rapprochements franco-allemands. Dans notre "piaule", Soula découchait souvent : il avait épousé à la fois la fraulein et le métier du père, qui était coiffeur (ce qui làbas se dit friseur). Il y est sans doute resté pour la vie.

Et pendant ce temps-là...

- Le 17 août, le dernier convoi de déportés quitte Drancy pour l'Allemagne.
- Le 20 août, le maréchal Pétain forcé par les Allemands de se replier à Belfort.
- ♦ Le 25 août, Paris libéré.

Deux autres camarades disparurent, un matin. Aucune explication. Quelques jours plus tard, un certain Gérard et moi (pourquoi nous?) étions convoqués à jour et heure fixes dans l'immeuble de la Gestapo à Hamburg. "Connaissez-vous Untel? Et Untel? Que vous ont-ils dit? Où sont-ils?" etc., etc. Nous ne pûmes qu'évoquer leur intention de s'engager dans le bataillon de volontaires français qui combattaient les Russes sous l'uniforme allemand.

Effectivement, ils y avaient fait allusion quelque temps auparavant, peut-être pour mieux brouiller les pistes, leur projet étant peut-être de rejoindre la France? Les travailleurs français avaient le droit de circuler librement dans un assez vaste périmètre. Mais au-delà l'entreprise était risquée, les contrôles étant fréquents.

### **Cordonnier!**

La convalescence ne pouvait durer indéfiniment. Je ne sais qui me fit comprendre, vers le début du mois de décembre, qu'il fallait revenir à l'usine. J'obtempérai, après cinq ou six semaines de semi-liberté sans contrôle! Mais je refusai de réintégrer l'atelier Fink-Nowak. J'allai droit aux bureaux de l'administration de l'usine, toujours soutenu par ma canne, et affirmai à M. Quidedroit, par le truchement de notre interprète Georges Hoffmann, que la station debout m'était douloureuse sinon impossible.

Je fus aussitôt affecté à la cordonnerie. On n'y ressemelait pas de chaussures, comme on pourrait le croire ; on y rafistolait les gants à trois doigts (le pouce, l'index, les trois autres réunis) dont se servent les métallurgistes pour manier leurs ferrailles.

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 29 août, le littoral méditerranéen libéré.
- ◆ Le 4 septembre, Patton franchit la Meuse.
- Le 6 septembre, Anne Frank à Auschwitz.
- ◆ Le 8 septembre, les V2 sur l'Angleterre.

J'appris en quelques heures à poisser et à cirer le fil pour pratiquer la piqûre sellier. On travaillait assis, l'atelier était bien chauffé. Le contremaître était débonnaire. Il avait un pied bot et boitait fort. C'est l'un des seuls infirmes que j'aie aperçu en Allemagne. À croire qu'ils les cachaient ou qu'ils les supprimaient!

Une partie de l'atelier était réservée aux ouvrières, toutes des Allemandes. Côté hommes, il y avait surtout des Italiens. Non qu'ils aient été

blessés, comme moi, mais parce qu'ils étaient plus ou moins du métier semble-t-il. Très bons camarades, du reste. Je me souviens de Vito Teti, 25 ou 26 ans, ancien carabinier romain, qui me confectionna, avec des chutes, un porte-cartes ; de Franco Incerti, qui sans le vouloir me fit apprendre presque par cœur "Mamma", sa chanson préférée.

La pause de midi, à l'usine, nous offrait parfois, faute de soupe, d'autres réjouissances : on voyait soudain une trentaine de musiciens, portant des cuivres énormes qui étincelaient au soleil, s'installer contre un bâtiment et jouer quelques marches pour euxmêmes et pour l'attroupement qui se formait aussitôt. Ces ouvriers mélomanes comprenaient que l'Allemagne avait perdu la guerre. Depuis juin 44, depuis le débarquement de Normandie, c'était une série de batailles de retardement. Mais nulle trace de défaitisme n'apparaissait.

# Dix morts Cent quatre-vingt-dix S.D.F.

Le 21 mars 1945, le retour au camp, après la journée à l'usine, ressemblait à beaucoup d'autres. Une dégustation de crêpes était prévue pour le lendemain, notre fournisseur habituel ayant rempli une musette de grains l'avant-veille. Confectionnée ce soir-là, la pâte à crêpe reposait sur le haut d'un placard...

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 17 septembre, début de la bataille d'Arnhem..
- ◆ Le 21 septembre, l'électricité rationnée à Paris.
- Le 1<sup>er</sup> octobre, Pétain et 30 000 Français à Sigmaringen.

Lorsque les sirènes hurlèrent, peu avant l'aube, chacun, à demi-vêtu, s'en fut en trottinant vers les replis de sable, l'oreille aux aguets... Comme d'habitude.

Mais, cette fois, les bombes étaient pour nous. Pris en enfilade, les réservoirs de pétrole, les silos, les voies de chemin de fer, les baraques, tout était pulvérisé en quelques minutes par des bombes soufflantes de 500 et de 1 000 kilos, dans un fracas anesthésiant.

Lorsqu'un calme étrange succéda enfin aux explosions, nous étions, dans mon coin, à demi ensevelis sous le sable qu'une bombe, en tombant à quelques mètres, avait projeté sur nous. Mais nous étions privilégiés : la même bombe, en explosant vers le côté opposé, avait tué dix de nos camarades et fait plusieurs blessés.

Blanc, de Toulouse, et Ardila, de Saint-Etienne, avaient eu la tête arrachée ; deux autres Stéphanois gisaient à leur côté : Martinez était mort d'un éclat au cœur, Serre se mourait, les deux jambes sectionnées au ras du bassin. Lengelé, un œil arraché, devait mourir douze jours plus tard<sup>(3)</sup>. Mermin, de Lyon, était blessé au bras droit et dans la région lombaire, Bouissou, de Montpellier, à une jambe. D'autres morts gisaient çà et là : Paul Gauthier, Bridier, Planes, Le Bagousse, Guillaumond.

Hébétés, dans le petit jour qui peu à peu nous permettait d'embrasser du regard un champ de ruines, nous aidions les secouristes, un peu au hasard ; nous nous hélions les uns les autres pour nous rassurer ; nous commencions à nous restaurer, les mains tachées de sang séché, avec le pain que la cantine, en partie épargnée, faisait déjà distribuer. (Nous ne savions pas encore que, dans les silos tout proches frappés par d'autres bombes, il y avait nombres de morts étouffés par le blé<sup>(4)</sup>.)

Des morceaux de planches et de débris informes marquaient l'emplacement de ce qui, une heure auparavant, était notre logis à la fois si sommaire et si bien agencé. Chacun tentait de repérer son coin pour essayer de retrouver un objet, un vêtement, des chaussures... Notre "piaule", pour dévastée qu'elle fût, permettait encore de retrouver quelques sacs à dos contenant l'essentiel, de rassembler quelques objets épars. La pâte à crêpe était perdue. Regret dérisoire.

<sup>(3)</sup> Avertis officiellement de sa mort, nous allâmes, en délégation d'une douzaine de jeunes, assister à son incinération au cimetière d'Ohlsdorf.

<sup>(4)</sup> Information donnée en 1996 par un Institut d'études historiques de Hamburg.

Je cherchais vainement mon blaireau, qui était depuis quelque temps le seul pour quatorze barbes! Furetant de-ci, de-là, je m'étais un peu écarté sans m'en rendre compte de nos débris enchevêtrés. J'en fus très vite averti lorsque, me relevant, j'entendis à mon oreille droite un étrange sifflement suivi d'un claquement sec: j'avais inconsciemment dépassé la limite de l'arbeitlager voisin, dont la palissade était également à terre, et le capitaine SS me signifiait à sa manière que je devais rebrousser chemin. Je le vis, à trente mètres, rengainer son pistolet, visage impassible. Il savait que le message était compris...

Plus ou moins réconfortés par une distribution improvisée de quelques nourritures, nous étions sans abri, sans eau, sans lieux d'aisance... En un temps record, je ne sais quelle équipe de Russes ou de Polonais (les plus maltraités de toutes les populations déplacées) avaient creusé pour nous les classiques feuillées des troupes en campagne : un fossé surmonté de deux longs madriers, l'un pour appuyer son dos, l'autre passant sous les genoux... Quelle poésie ! Mais l'hygiène avant tout.

## Changement de domicile

Il ne fallut que quelques heures à l'organisation allemande pour nous annoncer notre transfert vers un nouveau domicile : un camp de la Kriegsmarine à Altona, quartier nord de Hamburg. Un bateau nous attendait déjà à un kilomètre de nos ruines.

Dès l'après-midi, nous nous installions dans des bâtiments construits en briques, au mobilier un peu moins rustique, aux chalits un peu plus confortables.

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 14 octobre, suicide de Rommel.
- ◆ Le 15 octobre, 2 264 bombardiers pilonnent la Ruhr.
- Le 6 septembre, Anne Frank à Auschwitz.
- ◆ Le 16 octobre, la ration de pain diminuée en Allemagne.

Une partie des bâtiments était occupée par quelques dizaines de matelots. Parmi eux, des "malgré nous", Alsaciens et Lorrains mosellans enrôlés de force sous la bannière à croix gammée (puisque citoyens des trois départements décrétés terre allemande en 1940, comme en 1870). Ils ne repoussaient pas les occasions de bavarder avec nous, mais on sentait leur inquiétude... L'un d'eux, Marcel Fath, d'Hagondange (19 ans et demi) se demandait comment il allait s'en sortir...

Il me restait un petit costume civil qui, quoique un peu défraîchi, aurait pu lui permettre de passer inaperçu aux dernières heures de la guerre. Mais le 8 mai, jour de la paix, le trouva à l'hôpital, et il dut, comme tous ses camarades alsaciens et mosellans, se soumettre aux vérifications exercées par l'armée française à l'égard de tous les militaires allemands "malgré eux". Ce qui lui permit de retourner chez lui pour le 14 juillet seulement (5).

Ils sentaient comme nous, bien sûr, que la fin de la guerre n'était plus qu'une question de jours. Le bombardement qui avait rasé notre camp était comme le déclic qui précipitait les événements. Depuis le 28 janvier qui marquait l'échec définitif de la terrible contre-offensive des Ardennes, les Allemands étaient partout en retraite, se défendant farouchement. Américains et Anglais avaient franchi le Rhin le 7 mars, les Russes avançaient inexorablement vers Berlin où Hitler, terré dans son bunker, faisait semblant de croire encore à la victoire de l'Allemagne.

<sup>(5)</sup> Toutes choses que j'apprises en lui téléphonant le 31 mars 1996.

## Les derniers jours

Nous étions à peine habitués à notre nouvelle installation, au nouveau parcours en bateau pour la Howaldtswerke, qu'un avis national nous annonçait le bombardement nocturne de notre usine et un chômage technique d'une durée indéterminée. C'était vraiment le commencement de la fin.

Et pendant ce temps-là...

- Le 23 octobre, de Gaulle officiellement reconnu par les alliés.
- ◆ Le 7 novembre, Roosevelt entame son 4<sup>e</sup> mandat.
- ◆ Le 12 novembre, le cuirassé allemand Tirpitz coulé au large de la Norvège avec 1 200 hommes.

Le désœuvrement rendait-il la faim moins supportable ? Nous n'étions pas très loin du port et je rêvais de manger du poisson à satiété. J'avisai, un jour, du côté de nos voisins les marins, une sorte de chariot que l'on me prêta volontiers. Avec deux complices, une visite au quai d'arrivée des pêcheurs fut décidée.

Sur les bords de l'Elbe, dans l'activité habituelle du port, on passe facilement inaperçu.

Après un moment d'observation, et personne n'ayant paru étonné de notre présence, j'allai tranquillement marchander le prix d'un énorme poisson que l'on me céda sans problème. Il devait bien peser 70 ou 80 kilos. Il était énorme. L'un tirant, les autres poussant, nous fîmes un retour triomphal au camp où l'on mangea du poisson bouilli tant et tant que je me souviens encore d'un rapide écœurement.

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 2 décembre, Patton enfonce la ligne Siegfried.
- ◆ Le 8 décembre, création des C.R.S.
- Le 10 décembre, de Gaulle reçu à Moscou.

Le 13 avril au soir, un fonctionnaire des services du travail vint nous prévenir que les autorités de Hamburg avaient décidé d'évacuer dès le lendemain tous les travailleurs étrangers : le ravitaillement commençait à manquer, les divisions britanniques se rapprochaient... Vers quelle destination le destin allait-il nous conduire ?

Le 14 avril 1945 (un an, jour pour jour, après mon arrivée), à 4 heures du matin, les cent quatre-vingt-dix rescapés du groupement Larigaudie avaient rendez-vous, en gare principale de Hamburg, avec le train de la dernière chance. Ils retrouvaient là près de trois mille travailleurs de diverses nationalités. Un train complet. Direction : l'Est. C'était le seul espace encore autorisé... Mais pour quelle fin ?

### Abandonnés...

Soixante-dix kilomètres plus loin, arrêt dans la petite gare de Pritzier. Renseignements pris, c'était, pour trois mille enfants perdus, le terminus. Le chef de gare de cette bourgade n'avait reçu aucune consigne concernant cette transhumance totalement imprévue.

"Débrouillez-vous..." On pouvait résumer ainsi la préoccupation de tout un chacun ce jour-là. Et c'était le souci premier des responsables de la troupe. Si depuis longtemps les gradés avaient vu leur rôle et leurs prérogatives s'estomper, leur autorité

reprenait tout son sens en l'absence de toute autre directive, dans le vide total qui laissait présager le pire.

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 1<sup>er</sup> janvier 1945, premier match de rugby : la France bat l'Angleterre 21 à 9.
- ◆ Le 14 février : près de 135 000 morts après quatre jours de raids aériens.
- Le 10 mars : un raid sur Tokyo fait 83 000 morts.

Les travailleurs civils eux-mêmes, bandes faméliques et inorganisées, se rapprochaient instinctivement de ce dernier carré que représentaient les jeunes des Chantiers de la jeunesse, en tenue quasi-militaire et groupés autour de leurs chefs reconnaissables à leurs barrettes ou à leurs étoiles.

Il fallait d'abord assouvir sa faim. Des silos de pommes de terre, petits monticules jalonnant les champs à perte de vue, furent vite repérés et promptement pillés. Des dizaines de feux de

branchages furent improvisés, et le gigantesque pique-nique comporta un mets unique très apprécié : pommes de terre sous la cendre.

Une partie de la journée se passa en marches et contre-marches. Les chefs purent enfin rassurer la troupe : nous serions nourris et hébergés pour la nuit dans une grosse ferme des environs. Repas léger mais paille abondante, en guise de lit, dans une vaste grange.

Il s'agissait d'abord de trouver du travail. Car, à cette époque et dans ces circonstances, pas de travail, pas de pain. C'est ce qui explique le soulagement (mitigé) du chef Pierre Duménil lorsqu'il put nous annoncer, au crépuscule de cette journée indécise, que dès le lendemain toute la troupe était embauchée par l'Organisation Todt pour creuser des fossés anti-chars!

Et pendant ce temps-là...

- ◆ Le 12 avril : mort de Roosevelt, Truman président.
- ◆ Le 16 avril : début de l'offensive soviétique sur Berlin avec 44 600 canons.
- Le 18 avril : les premiers déportés de Buchenwald arrivent à Paris.

Désespérante perspective. C'est à l'unisson que les onze inséparables qui restaient de la piaule "Jeunesse et Montagne", en tête leur chef d'équipe Jacques Dujol, se réunirent en conciliabule secret et décidèrent de forcer le destin. De "faire face", en quelque sorte. La consigne formulée à voix basse (de peur qu'elle ne soit contrecarrée) était : à minuit, sac au dos et en silence à la file indienne, direction plein sud<sup>(6)</sup>.

# La grande aventure

(6

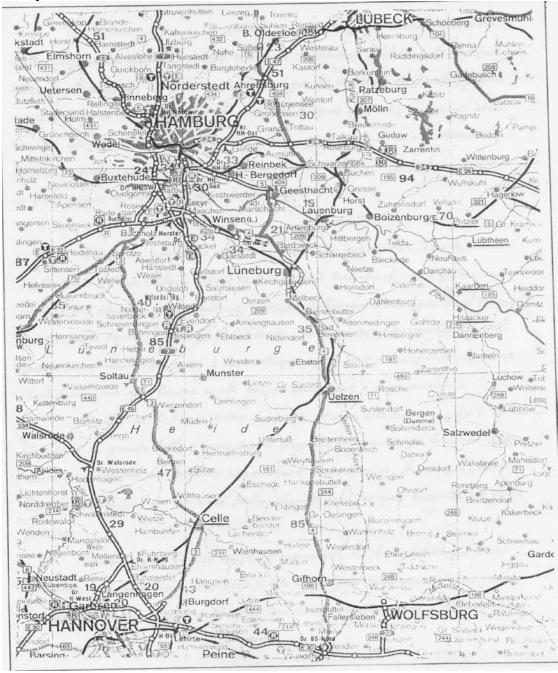
<sup>(6)</sup> On peut comprendre le dépit momentané des chefs lorsqu'ils s'aperçurent de notre départ le lendemain matin. C'était, à leurs yeux, presque une désertion. C'était peut-être aussi le regret de ne pouvoir en faire autant. Car ce que l'on pouvait réussir à dix était impensable à deux cents.

Le gros de la troupe fut employé dès le lendemain à quelques travaux puis bloqué sur place au moment de la paix. Nos camarades rentrèrent chez eux un mois après les fuyards.

C'est d'un pas martial, un peu inquiets mais habités d'un sentiment de délivrance, que ces onze touristes d'un nouveau genre entamèrent leur longue marche. Comme des gosses qui ont désobéi et qui font l'école buissonnière...

À peine avions-nous parcouru quatre ou cinq kilomètres que l'un des fuyards, se ravisant, redoutant l'inconnu vers lequel nous allions, annonça son abandon. Il s'en retourna, vaguement honteux mais soulagé, vers la certitude des travaux forcés et des maigres repas.

Quant aux dix inconscients qui s'en allaient en toute "liberté", sous les étoiles, ils n'avaient pour eux que leur instinct, un interprète d'allemand (Georges Hoffmann), un interprète d'anglais (Jean Miquel) et une carte de la région. Objectif : franchir l'Elbe et la ligne de front pour se retrouver du bon côté!



Nous marchions tantôt vers le sud-ouest, tantôt vers le sud-est : Lübtheen, Kaarssen... Vers midi, avisant quelque ferme, Hoffmann partait en éclaireur pour savoir si l'on pouvait compter sur un déjeuner. C'était toujours une réponse positive : nous proposions

toujours de payer notre repas, soit en argent, soit avec quelque vêtement, une paire de chaussures... Les sacs s'allégeaient d'autant...

Vers le soir, au premier village rencontré, nous allions droit vers la maison du bourgmestre. Notre précieux Hoffmann répétait la sempiternelle harangue, d'où il ressortait "que les autorités de Hamburg nous avaient ordonné de nous rapatrier par nos propres moyens, que nous sollicitions un repas (en payant) et une grange pour dormir ". Le discours semblait tellement crédible, et nous inspirions tellement confiance, qu'il n'y eut jamais de difficulté dans les villages.

Parfois, nos hôtes allaient au-delà de nos désirs. Vers le milieu de la journée, un certain jour, la faim nous tenaillant, une ferme se profila à l'horizon. À 50 mètres, Georges Hoffmann se dirigea seul vers l'entrée de la ferme, comme à l'habitude, pour ne pas effaroucher les occupants qui auraient pu croire à une attaque... En fait d'occupants, la ferme était tenue par une femme seule qui se préparait à nous recevoir.

Quelle ne fut pas notre surprise lorsqu'elle nous invita à entrer dans la grande salle : une table couverte d'une nappe blanche, entourée d'une dizaine de chaises, supportait charcuteries, fromages, confitures, pâtisseries... Un vrai festin dégusté sous les yeux bienveillants de la fermière.

Lorsque nous fûmes prêts à repartir, la bonne hôtesse nous présenta une supplique imprévue : elle sollicitait une attestation, ornée de nos signatures, faisant état de ses bonnes dispositions à l'égard de jeunes Français regagnant leur mère-patrie. Elle voulait en somme un certificat de bonne conduite pour amadouer les troupes étrangères dont elle redoutait l'arrivée prochaine.

À la cadence de 20 ou 25 kilomètres par jour, avec aussi beaucoup de zigzags nécessités par le souci d'utiliser le plus possible des chemins ou des routes peu fréquentés, nous n'allions pas très vite. Mais nous savions que nous marchions vers la liberté. Liberté encore incertaine, d'évidence, mais le temps travaillait pour nous...

### L'Elbe et le front...

Le principal obstacle se présenta à nous le deuxième ou le troisième jour : l'Elbe. Nous l'atteignîmes vers Hitzacker. Il n'y avait plus de pont, seulement un bac qui sans arrêt transbordait camions et chars dans un sens et dans l'autre.

Une fois rassasiés et logés par les soins du bourgmestre, Hoffmann et quelques autres se risquèrent à demander au vieux capitaine commandant le bac s'il acceptait de nous faire passer de l'autre côté. Toujours avec la même explication qui faisait merveille. La réponse fut : "Demain matin à 6 heures, je viendrai vous réveiller ". Et il tint parole.

L'Elbe franchie de bon matin et de bonne humeur, les dix fuyards continuaient leur progression vers le sud, dans une rue du faubourg, lorsque deux motards de la Feldgendarmerie les stoppèrent net. Notre porte-parole eut beau leur répéter notre fable, ils furent intraitables. "Zurück! Zurück!" redisaient-ils sans cesse. Ce qui veut dire tout simplement "retour". Le mouvement du canon de la mitraillette indiquait de façon très persuasive la direction à prendre: le nord. Il n'y avait plus qu'à faire semblant d'obéir, l'air penaud.

La petite colonne chemina ainsi à contre-sens le temps de disparaître à la vue des importuns. Puis un quart de tour à gauche, un deuxième quart de tour à gauche, et nous nous retrouvions bientôt sur l'axe interdit mais quelques kilomètres plus loin.

Toujours marchant vers le sud-ouest par de petites routes à peu près désertes, nous entendions par moments une canonnade de plus en plus proche. Le son du canon était à la fois pour nous une crainte et un espoir. C'était à la fois le danger et la liberté. Mais ne l'avions-nous pas déjà conquise, la liberté ? Voire...

À un détour de la route, un spectacle imprévu (mais qui n'aurait pas dû nous surprendre) s'offrit à nos yeux : un char d'assaut était stoppé au milieu de la route, à un kilomètre devant nous. Char allemand, évidemment. Pas question de s'arrêter ni de retourner en arrière. Il valait mieux "faire face". Et, toujours à la file indienne, nous approchions du blindé lorsque, à 100 mètres environ, la tourelle pivota lentement et nous vîmes bientôt l'œil noir du canon pointé droit sur nous!

80... 50... 30 mètres... Halte! Seul Hoffmann, bravement, s'avança à dix mètres et, après un salut impeccable (indispensable), débita une fois de plus la fable qui nous avait souvent réussi jusqu'alors. Mais l'officier fut aussi inflexible que les gendarmes : interdiction d'aller plus loin, c'était dangereux. Le brave homme avait pitié de nous, en somme. Il fallait bien obtempérer et refaire un bon kilomètre en sens inverse, sans se retourner, en imaginant ce canon pointé sur nous...

Un quart de tour à droite, un deuxième quart de tour, les cartes et le sens de l'orientation aidant, nous faisions à nouveau route vers le sud-ouest, sur un chemin où nulle force armée n'apparaissait.

Le bruit de la bataille, en revanche, se rapprochait. De ferme en ferme et de village en village, nous approchions du but. La dernière nuit surprit notre petite troupe loin de toute agglomération, dans une lande désolée au-dessus de laquelle passaient parfois, dans un grondement sourd, quelques obus qui n'étaient pas pour nous.

Une petite pluie fine nous glaçait. La nuit fut longue, dans une sorte d'entonnoir creusé sans doute par une bombe. Chacun s'abritait comme il pouvait. Nous étions quatre blottis sous une grande couverture au moins centenaire que j'avais apportée un an plus tôt...

On sentait de plus en plus proche le front sans cesse changeant ; au fond, nous allions à la rencontre l'un de l'autre.

Nos dernières heures sous la botte allemande, nous les passâmes sous le porche solidement bâti d'un temple protestant, en bordure de la route, à Uelzen.

En une semaine, du 16 au 23, nous n'avions pas fait beaucoup de chemin. Car, loin de pratiquer la ligne droite, nous avions longuement louvoyé au gré de l'instinct... et de l'ennemi.

#### Libérés!

Plus ou moins bien protégés de la mitraille qui fusait par moments, nous vîmes passer les derniers chars allemands en retraite, puis les premiers chars américains qui les poursuivaient ... sans se presser.

Derrière les chars U.S., des camions déversaient par dizaines des G.I.'S., qui suivaient les blindés, l'œil aux aguets et la mitraillette à la hanche. Ils n'eurent pas un regard pour nous qui avions sans nul doute une allure très peu martiale.

Hoffmann le germanophone cédant son rôle à Miquel l'angliciste, notre premier contact avec l'armée de libération fut très décevant. Nous étions tellement persuadés que les camions américains repartant à vide vers l'arrière allaient nous ramasser! Eh bien non, rien à faire! Leur consigne était de ne prendre aucun passager. Allez savoir quel ennemi aurait pu se cacher derrière nos uniformes verts...

Et pendant ce temps-là...

- Le 20 avril : les troupes françaises viennent à bout de la poche de Royan.
- ♦ Le 28 avril : mort de Mussolini.
- ♦ Le 30 avril : mort de Hitler.

La marche à pied en file indienne recommença. Nous avions l'habitude, depuis huit ou dix jours! Simplement, il fallait maintenant être encore plus prudents: chars, camions et jeeps faisaient un incessant va-et-vient et se croisaient en catastrophe parfois. Les piétons n'avaient qu'à se garer.

C'était quand même l'allégresse qui rendait nos pas plus légers : nous avions réussi à fuir l'Allemagne nazie par anticipation. Nous foulions un sol libéré par les alliés.

Et soudain, sans aucun signe avant-coureur, nous nous trouvions au milieu de soldats et d'officiers britanniques, beaucoup plus coopératifs.

Grâce à eux, nous aboutissions enfin à un havre de paix : une cidrerie occupée par quelques prisonniers français.

Ouf! Plus de marches, plus de craintes. Juste le souci de passer à la douche après combien de jours sans aucun soin de toilette. C'était vraiment indispensable...

Enfin des repas presque normaux arrosés d'eau fraîche... et de cidre! Pour des estomacs privés d'alcool depuis si longtemps, c'était le piège! L'ivresse de la liberté retrouvée était noyée dans l'ivresse tout court.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés que les Anglais nous prévenaient de notre rapatriement aérien, le lendemain, via la Belgique.

## Baptême de l'air

À l'aérodrome de Hanovre, cérémonie d'assainissement : de la poudre de DDT saupoudrée dans les vêtements entrebâillés. Illusoire.

Plus réconfortante, au pied du DC 3, la distribution à chaque homme d'une portion de cake et d'un paquet de cigarettes anglaises.

Après un vol sans histoire et le transfert de l'aéroport de Bruxelles au centre de la capitale belge, un nouveau contrôle des papiers était effectué au centre d'accueil où les rescapés pouvaient se doucher, se changer et, avant de dormir, laisser là leur maigre bagage pour aller refaire connaissance dans les rues avec la vie du temps de paix.



Dépeindre l'accueil fait aux Français par les Bruxellois est chose impossible. Ce n'étaient que sourires et invitations. Les télégrammes pour la France? Gratuits. Les consommations dans les cafés ? Gratuites également.

Dans la rue, à tout instant, des inconnus nous abordaient pour nous inviter chez eux, dans leur famille. Mais cela était hors de question, tout étant minuté: il s'agissait, en quelques jours, de filtrer, contrôler, nourrir, rapatrier des centaines de milliers de victimes de guerre. Le train en gare de Bruxelles nous attendait à heure fixe.

Bruxelles-Paris fut sans histoire pour tous ces S.D.F. Ils dormaient, pour la plupart, vaincus par l'allégresse et la fatigue. Nouveaux contrôles, nouveau billet de voyage, en gare du Nord.

### Ce n'est qu'un au revoir...

C'est ici qu'il fallait se séparer des compagnons d'infortune avec lesquels jamais il n'y avait eu l'ombre d'un désaccord. Et chacun de promettre un au revoir prochain. Pourquoi pas dans un an au pied de la tour Eiffel ? Bien entendu, il n'en fut rien. Happé et mobilisé par une nouvelle tranche de vie, on poursuit sa route sans se retourner vers son passé. (Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que le souvenir vous rattrape, avec ses fulgurances et ses pans d'oubli).

Paris-Toulouse, que c'était long ! On n'en était pas encore au T.G.V., même pas au "Capitole" des années 70.

Enfin la gare Matabiau : une voiture et un chauffeur pour chaque rapatrié...

## Retour à la case départ

L'émotion du retour ne se raconte pas. La joie ne fut d'ailleurs complète qu'un mois plus tard avec le retour au bercail de mon frère Régis qui, moins chanceux, avait été libéré par les Russes dans les environs de Berlin.

Mais il était moins pouilleux que moi : mon blouson vert des Chantiers de la jeunesse recelait dans ses ourlets quelques familles de poux, rançon de huit jours de campement sur la paille des granges. Tout cela finit dans un feu de joie. Ce qui, vous en conviendrez, est une bonne fin pour ce récit sans prétention.

## In memoriam

### Morts dans les bombardements

Le 13 décembre 1943 : Pierre Besc

Le 21 mai 1944: François Bonnemaison

Le 25 octobre 1944 : Robert Signoret

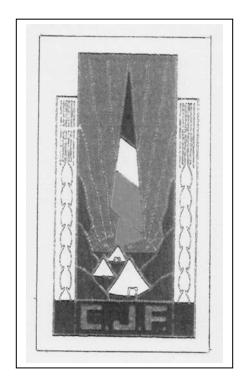
Le 22 mars 1945 : Jean Ardila

Pierre Blanc
Paul Gauthier
Jean Bridier
Antoine Martinez

Jean Planes Jean Serre

Robert Le Bagousse Louis Guillaumond

Le 4 avril 1945 : Eugène Lengelé



# Les Chantiers de la Jeunesse : une armée sans armes

Dès juillet 1940, les jeunes de la zone sud (et de 1941 à 1943 ceux d'Afrique du Nord) en âge d'accomplir leurs obligations militaires furent appelés à servir dans les Chantiers de la jeunesse, véritable armée sans armes qui remplaçait le service militaire interdit par les Allemands.

Le général de corps d'armée Joseph de la Porte du Theil fut chargé par l'étatmajor de l'armée française (il restait, en zone sud, jusqu'en novembre 1942, quelques régiments d'active) de prendre en main le dernier contingent appelé sous les drapeaux quelques jours avant l'armistice : les classes 39/3 et 40/1.

Ces 90 000 hommes (et les contingents qui suivirent) furent regroupés dans des camps en pleine nature où les tentes et les baraquements remplaçaient les casernes. Il y avait une cinquantaine de groupements répartis dans les Alpes, le Jura, l'Auvergne, le Languedoc, la Provence et les Pyrénées.

L'unité de base des Chantiers était l'équipe, composée d'une douzaine de jeunes. Une douzaine d'équipes formait le groupe, une douzaine de groupes constituait le groupement. L'encadrement comprenait, en gros, les chefs d'équipe et les seconds d'équipe ; les chefs d'atelier pour les groupes d'équipes ; le groupe était commandé par un commissaire-assistant, le groupement par un commissaire adjoint. Nombre de ces chefs étaient des officiers et sous-officiers d'active ou de réserve.

Ces chefs hautement motivés donnaient à leurs conscrits nouvelle manière une formation civique, intellectuelle, physique, l'autre moitié du temps comportant des travaux d'intérêt national, principalement le forestage pour subvenir au chauffage des collectivités et à l'utilisation des véhicules équipés de gazogènes.

Leurs huit mois effectués, les jeunes rentraient chez eux et adhéraient à l'Association des Anciens des Chantiers (A.D.A.C.), qui joua un rôle d'administration des réserves.

Le Service du travail obligatoire (S.T.O.), destiné à enrôler par divers moyens le plus grand nombre possible de jeunes Français, ne pouvait pas épargner le contingent des Chantiers. Les autorités allemandes, voulant devancer d'éventuels départs vers les maquis, brusquèrent les choses et exigèrent le départ immédiat pour l'Allemagne, en juillet 1943, des jeunes arrivés au terme de leur temps de Chantiers.

### "Mission Chantiers"

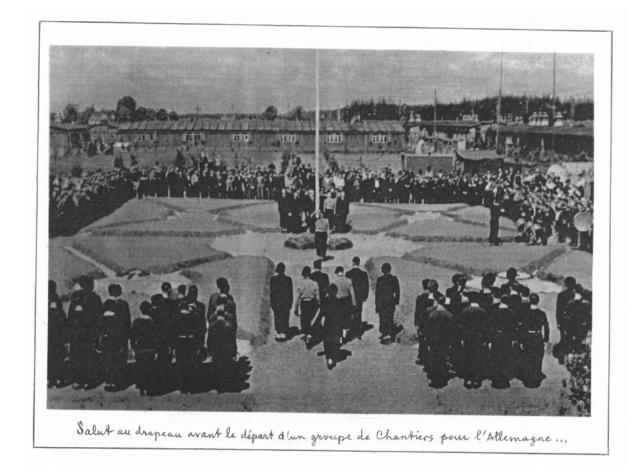
Dès ces premiers départs, quelques chefs des Chantiers non désignés par le S.T.O. tinrent, à la demande du général de la Porte du Theil, à accompagner les jeunes en Allemagne et à assurer ainsi leur encadrement. C'est ainsi que, spontanément, une véritable "mission Chantiers" se constitua sur l'ensemble des régions d'Allemagne, dans le but de tenter d'améliorer les conditions de vie des jeunes en uniforme et bien souvent, par extension, d'adoucir le sort des civils qui étaient leurs compagnons d'infortune.

Tolérée, parfois même encouragée par les Allemands qui y trouvaient leur intérêt, cette "mission Chantiers" fut une réussite. Grâce à un moderne mais efficace travail de tous les jours, les conditions de travail de dizaines de milliers de jeunes furent contrôlées, discutées, améliorées ; le moral des exilés fut maintenu ; la propagande insidieuse de la presse de la collaboration tenue à l'écart.

Les jeunes travailleurs français en Allemagne faisaient montre d'une certaine passivité bien compréhensible, malgré leur goût naturel du travail bien fait. Mais ils ne se contentèrent pas toujours et partout d'une résistance permanente aux exigences allemandes. On ne connaîtra qu'après la Libération les sabotages de sous-marins à Hambourg, les filières d'évasion d'aviateurs et de prisonniers alliés, les renseignements sur la fabrication des armes secrètes, le passage aux maquis slovaques d'un groupe entier des Chantiers, chefs en tête.

Mais, dans ce combat obscur, combien de victimes! Que de convocations à la Gestapo, de menaces, d'arrestations temporaires! Soixante chefs Chantiers furent en arrestation prolongée ou internés en camps de concentration. Trente et un y sont restés, abattus par les SS, torturés en prison ou morts d'épuisement dans les camps de concentration, tués au combat dans les maquis. Et combien de morts, jeunes et chefs, sous les bombardements!

En Afrique du Nord, le sort des anciens des Chantiers était évidemment bien différent : 30 000 d'entre eux ont contribué, dès la fin de 1942, à former et à encadrer les divisions nord-africaines et les corps-francs d'Afrique, qui se distinguèrent dans les campagnes de Tunisie, d'Italie et de France ; le 7<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique a été entièrement constitué de cadres et de jeunes Chantiers, et cette unité est devenue le régiment de tradition des Chantiers de la jeunesse, avec cravate et béret verts. (Régiment maintenant dissout mais dont les anciens ont constitué une amicale très active).



Et n'ayons garde d'oublier, sur le sol national, les unités des Forces françaises de l'intérieur (F.F.I.) formées en totalité ou en partie par des jeunes des Chantiers, tels le 3<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup> dragons, le régiment de Franche-Comté, le Corps-franc Pommiès, qui furent intégrés à la 1<sup>ère</sup> armée.

L'esprit Chantiers, fait de patriotisme, de générosité, de solidarité, se sera fortifié en Allemagne comme dans les armées de Libération. Il se perpétue de nos jours (1996) au sein de l'Amicale Nationale des Anciens des Chantiers de la Jeunesse dont l'activité, faite de réunions départementales ou régionales et de congrès nationaux, est un modèle du genre.

## Soixante-quatre ans plus tard, l'amitié...

Les anciens plus qu'octogénaires sont restés « les jeunes » ; ils avaient 22 ans, ils en ont 86.

Cette relation d'une étrange aventure, écrite en 1996, fut photocopiée en trente exemplaires et expédiée aux compagnons d'infortune, qui réagirent aussitôt. Cela constitua une belle moisson de nouvelles et de commentaires variés.

Le « naïf égaré » eut aussitôt la conviction que ces nombreux témoignages d'amitié ne pouvaient rester lettre morte. C'est pourquoi il s'empressa de rédiger un petit journal qui fût à même d'apporter à chacun les nouvelles de tous.

C'est ainsi qu'en 1996 est né « Message ». En 2008, il continue à retransmettre à vingt-deux anciens « Chantiers » les nouvelles qu'envoient les uns et les autres.

Dans la foulée, le narrateur a eu l'idée par la voie de « Message », d'organiser une réunion annuelle des anciens compagnons d'exil. C'est ainsi que, depuis 1997, ils se réunissent. Au début ils étaient 40, maintenant entre 15 et 20.

En 2008, « Message » en est au 83<sup>e</sup> numéro, mais le nombre de ses « abonnés » est passé de 30 à 22. La prochaine rencontre est programmée le 15 mai prochain à Nîmes autour d'un bon déjeuner.